

Canadians

LE

# FOYER CANADIEN

RECUEIL LITTÉRAIRE ET HISTORIQUE

OCTOBRE ET NOVEMBRE

*fin*

SOMMAIRE

JEAN RIVARD, ÉCONOMISTE, (*Suite et fin*) A. Gérin-Lajoie.



QUÉBEC

BUREAUX DU "FOYER CANADIEN"

Coin des Rues Sainte-Anne et des Jardins

1914

**D**

## CHAPITRE XXV

DÉTAILS D'INTÉRIEUR.—BIBLIOTHÈQUE DE JEAN  
RIVARD.

On considère avec raison l'agriculture comme le principe de la santé et de la longévité, comme une fatigue salutaire qui, en exerçant les forces, les augmente au lieu de les diminuer.

DE BREYNE.

Le luxe ne saurait faire envie à celui que sa position exempte des dépenses de la vanité, qui jouit de l'air, du soleil, de l'espace, et de la plénitude de ses forces physiques.

Après le dîner, Jean Rivard me fit passer dans le salon, puis me montra l'un après l'autre tous les appartements de sa maison.

“ Dans la construction de ma résidence, me dit-il, j'ai eu principalement en vue la commodité et la salubrité. Je l'ai faite haute et spacieuse, pour que l'air s'y renouvelle facilement et s'y conserve longtemps dans toute sa pureté.

“ Quant à notre ameublement de salon, ajouta-t-il, vous voyez que nous n'avons rien que de fort simple. Les fauteuils, les chaises, les sofas ont tous été fabriqués à Rivardville, et quoiqu'ils ne soient pas tout-à-fait dépourvus d'élégance ni surtout de solidité, ils ne

me coûtent guère plus que la moitié du prix que vous payez en ville pour les mêmes objets. Comme je vous l'ai dit, je tiens au confort, à la commodité, à la propreté, et un peu aussi à l'élégance ; mais je suis ennemi du luxe. Je prends le plus grand soin pour ne pas me laisser entraîner sur ce terrain glissant. C'est quelquefois assez difficile. Par exemple, l'acquisition du tapis de laine que vous voyez dans notre salon a été l'objet de longs débats entre ma femme et moi. Nous l'avons acheté quelque temps après mon élection comme membre du parlement, époque où je recevais la visite de quelques-uns de mes collègues. On a beau dire que le luxe est avantageux en ce qu'il stimule le travail et l'industrie, je n'en crois rien : autant vaudrait dire que la vente des boissons enivrantes est avantageuse, parce que cette industrie fait vivre un certain nombre de familles. Dans un jeune pays comme le nôtre, c'est l'utile qu'il faut chercher avant tout, l'utile et le solide, sans exclure toutefois certains goûts de parure et d'embellissement pour lesquels Dieu a mis au cœur de l'homme un attrait irrésistible.

“ Je crains toujours de m'éloigner à cet égard des bornes prescrites par le bon sens, et de passer, comme on dit, *à travers* le bonheur.

“ Combien, en se laissant entraîner par des goûts de luxe et de dépenses, dépassent ainsi le point où ils auraient pu être heureux !

“ Je me rappelle souvent ces vers que j'ai appris par cœur dans ma jeunesse, et qui, s'ils n'ont rien de

bien remarquable pour la forme, sont au moins très-vrais pour le fond :

Les hommes la plupart sont étrangement faits,  
 Dans la juste nature on ne les voit jamais ;  
 Et la plus belle chose ils la gâtent souvent  
 Pour la vouloir outrer ou pousser trop avant.

La chambre qui contenait la bibliothèque de Jean Rivard était assez grande et donnait sur le jardin ; elle adjoignait immédiatement la salle à dîner.

“ Cette chambre, dit-il, me sert à la fois de bureau et de bibliothèque ; c’est ici que je transige mes affaires, que je reçois les personnes qui viennent me consulter, que je tiens mon journal et mes comptes ; c’est encore ici que je garde ma petite collection de livres.”

Et en disant cela, Jean Rivard ouvrit une grande armoire qui couvrait tout un pan de la muraille, et me montra quatre ou cinq cents volumes disposés soigneusement sur les rayons.

J’ai toujours aimé les livres ; et trouver ainsi loin de la ville un aussi grand nombre de volumes réunis fut à la fois pour moi une surprise et un bonheur.

Je ne pus retenir ma curiosité et je m’avançai de suite pour faire connaissance avec les auteurs.

En tête se trouvait une excellente édition de la Bible, et quelques ouvrages choisis de théologie et de religion. Puis venaient les principaux classiques grecs, latins et français, entre autres Homère, Virgile, Cicéron, Tacite, Horace, Molière, Racine, Boileau, Corneille, Bossuet, Fénelon, La Bruyère, et quel-

ques auteurs plus récents, comme Bernardin de St. Pierre, de Maistre, Châteaubriand, etc. Venaient ensuite une trentaine d'ouvrages d'histoire et de politique, et en particulier les histoires de France, d'Angleterre, des Etats-Unis et du Canada. A côté se trouvaient quelques petits traités élémentaires sur les sciences physiques et naturelles et les arts et métiers. Mais la plus grande partie des volumes concernaient l'agriculture, la branche favorite de Jean Rivard ; on y voyait des ouvrages spéciaux sur toutes les divisions de la science, sur la chimie agricole, les engrais, les dessèchements, l'élevage des animaux, le jardinage, les arbres fruitiers, etc. Sur les rayons inférieurs étaient quelques dictionnaires encyclopédiques et des dictionnaires de langues, puis quelques ouvrages de droit, et les Statuts du Canada que Jean Rivard recevait en sa qualité de juge de paix.

“ Mais, savez-vous, lui dis-je, que votre bibliothèque me fait envie ? Dans cette collection de cinq cents volumes, vous avez su réunir tout ce qui est nécessaire non-seulement pour l'instruction mais aussi pour l'amusement et l'ornement de l'esprit.

—Eh bien ! telle que vous la voyez, elle ne me coûte guère plus de cinquante louis ; je l'ai formée petit à petit dans le cours des quinze dernières années ; chaque fois que j'allais à Montréal ou à Québec, je parcourais les librairies pour faire choix de quelque bon ouvrage, que j'ajoutais à ma collection. J'ai souvent eu la velléité d'acheter des livres nouveaux ; mais, réflexion faite, je surmontais la tenta-

tion ; on cherche en vain dans la plupart des écrivains modernes ce bon sens, cette justesse d'idées et d'expressions, cette morale pure, cette élévation de pensées qu'on trouve dans les anciens auteurs ; à force de vouloir dire du nouveau, les écrivains du jour nous jettent dans l'absurde, le faux, le fantastique. Ce genre de littérature peut convenir à certaines classes de lecteurs blâsés qui ne demandent que des distractions ou des émotions, mais pour ceux qui cherchent avant toute chose le vrai, le juste et l'honnête, pour ceux-là, vivent les grands hommes des siècles passés !

—Je crois que vous avez raison ; les écrivains du siècle de Louis XIV, vivront longtemps encore après que la mémoire de la plupart des grands littérateurs du jour sera ensevelie dans l'oubli ; leurs œuvres seront toujours des modèles. Mais, dites-moi, comment, au milieu de vos rudes travaux d'exploitation, et de défrichement, avez-vous pu trouver le temps de lire tous ces ouvrages ? Vous avez même des traités scientifiques. Est-ce que vous étudiez aussi les sciences ?

—Oh ! pour nous, cultivateurs, il faut, voyez-vous, savoir un peu de tout ; les phénomènes naturels nous intéressent, et chacun aime à en chercher l'explication. D'ailleurs, la chimie, la météorologie, la botanique, la géologie, la minéralogie se rattachent étroitement à l'agriculture ; j'aurais donné beaucoup pour connaître ces sciences à fond. Malheureusement, je n'ai pu en acquérir que des notions superficielles.

“ Vous me demandez comment j'ai pu trouver le

temps de parcourir tous ces volumes ? Il est rare que je passe une journée sans lire une heure ou deux. Dans l'hiver, les soirées sont longues ; en été, j'ai moins de loisir, mais j'emporte toujours au champ un volume avec moi. De cette manière, j'ai pu lire tout ce que vous voyez dans ma bibliothèque ; il est même certains volumes que j'ai relus jusqu'à trois ou quatre fois.

—Vraiment, mon ami, j'admire votre système ; il vaut certainement mieux posséder une petite bibliothèque bien choisie comme la vôtre et la lire et relire que d'avoir une collection de plusieurs mille volumes dont les feuillets ne sont pas même coupés, comme il arrive assez souvent parmi nous.”

Et comme je me préparais à laisser la précieuse armoire, Jean Rivard attira mon attention sur quatre volumes un peu vieillis et usés qui se trouvaient seuls, à part, dans un coin.

Vous n'avez pas regardé ces livres me dit-il, et pourtant ce ne sont pas les moins intéressants.

En les ouvrant, je vis que c'était : Robinson Cruséé, les Aventures de Don Quichotte, la Vie de Napoléon et l'Imitation de J. C.

“ Ce sont mes premiers amis, mes premiers compagnons de travail : je les conserve précieusement ; je n'ouvre jamais mon armoire sans jeter les yeux dessus ; je les lèguerai à mes enfants.

Et en disant cela, Jean Rivard était visiblement ému.

“ Ces petits livres ont contribué à entretenir et à dé-

velopper chez moi les qualités les plus nécessaires au succès du défricheur. Robinson Crusocé m'a enseigné à être industriel, Napoléon à être actif et courageux, Don Quichotte m'a fait rire dans mes moments de plus sombre tristesse, l'Imitation de Jésus-Christ m'a appris la résignation à la volonté de Dieu.

—C'est dans cet appartement que je passe la plus grande partie de mes heures de loisir. J'y suis généralement de cinq à sept heures du matin, surtout en hiver. C'est ici que je veille avec ma femme et mes enfants quand nous n'avons pas de visite ou que nous n'avons que des intimes. Nous lisons, nous parlons, nous écrivons en compagnie de ces grands génies dont les œuvres couvrent les rayons de ma bibliothèque. J'ai passé ici bien des moments délicieux.

—Heureux mortel, m'écriai-je ! en réfléchissant à ce que je vois, je me demande ce que vous pourriez désirer de plus ?

—Je vous avouerais, reprit Jean Rivard, que je ne me plains nullement de mon sort. J'ai beaucoup travaillé, surtout dans ma jeunesse, et je travaille encore, mais je jouis maintenant du fruit de mes travaux. Je me considère comme indépendant sous le rapport de la fortune, et je puis consacrer une partie de mon temps à l'administration de la chose publique, ce que je considère comme une obligation. Vous autres, messieurs les citadins, vous ne parlez le plus souvent qu'avec dédain de nos humbles fonctionnaires des campagnes, de nos magistrats, de

nos commissaires d'écoles, de nos conseillers municipaux.....

—Pardonnez ; personne ne comprend mieux que nous tout le bien que peuvent faire les hommes de votre classe ; vous avez d'autant plus de mérite à nos yeux que vous ne recueillez le plus souvent que tracasseries et ingratitude. Mais ce qui m'étonne un peu, c'est qu'étant devenu, comme vous le dites, indépendant sous le rapport de la fortune, vous n'en continuiez pas moins à travailler comme par le passé.

—Je travaille pour ma santé, par habitude, je devrais peut-être dire par philosophie et pour mon plaisir. Le travail est devenu une seconde nature pour moi. Jamais je ne rêve avec plus de jouissance qu'en faisant quelque ouvrage manuel peu fatigant ; lorsqu'après quatre ou cinq heures d'exercice physique en plein air, j'entre dans ma bibliothèque, vous ne sauriez croire quel bien-être j'éprouve ! Mes membres sont quelquefois las, mais mon esprit est plus clair, plus dispos que jamais ; je saisis alors les choses les plus abstraites, et soit que je lise ou que j'écrive, ma tête remplit toutes ses fonctions avec la plus parfaite aisance. Vous, hommes de loi, hommes d'études qui ne travaillez jamais des bras, vous ne savez pas toutes les jouissances qui vous échappent.

—Il peut y avoir du vrai dans ce que vous dites, mais il n'en est pas moins certain que pour devenir éminent comme jurisconsulte, homme de lettres, savant, il faut se livrer exclusivement à l'étude. Le

travail physique distrairait l'esprit et ferait perdre un temps précieux.

—Permettez ; j'admets qu'il distrairait l'esprit, mais il ne ferait pas perdre de temps ; les distractions sont nécessaires au repos de la tête ; après les distractions, l'esprit travaille plus activement et répare bientôt le temps perdu. Le travail de tête continu ruine à la fois la santé du corps et celle de l'esprit ; il fait perdre l'équilibre aux facultés. La mort précoce d'un grand nombre d'écrivains, de poètes, de philosophes n'a pas eu d'autres causes ; je ne vous citerai que Pascal, ce génie si extraordinaire, et le poète Gilbert, tous deux morts fous et dans la fleur de l'âge. Croyez-vous que s'ils eussent travaillé en plein air, de quatre à cinq heures par jour, leur corps n'eût pas résisté plus longtemps aux secousses intellectuelles et morales ? Admettant qu'avec ce système de l'union du travail physique et intellectuel, le monde posséderait moins d'œuvres transcendantes, je crois qu'on trouverait, en revanche, dans les productions de l'esprit, plus de bon sens, et un plus grand nombre d'idées saines et utiles. Et n'est-ce pas là après tout ce qui importe le plus à la société ? Je puis me tromper, mais ma conviction est que l'Être suprême, en mettant l'homme sur la terre, et en donnant à tous indistinctement des membres, des bras, des muscles, a voulu que chaque individu, sans exception de personne, travaillât du corps dans la proportion de ses forces. En disant : tu gagneras ton pain à la sueur de ton front, il a prononcé une sen-

tence applicable à tout le genre humain ; et ceux qui refusent de s'y soumettre, ou qui trouvent moyen de l'éluder, sont punis tôt ou tard, soit dans leur esprit, soit dans leur corps. J'ai toujours aimé la lecture, et j'aurais désiré pouvoir y donner plus de temps, la vie active que j'ai menée dans les premières années de ma carrière m'ayant laissé à peine quelques heures à consacrer chaque jour aux choses de l'esprit. Hélas ! la vie de l'homme est rarement distribuée de manière à lui permettre l'exercice régulier de toutes ses facultés physiques et mentales. Les uns se livrent entièrement aux travaux manuels, les autres aux efforts de l'intelligence. Un de mes plus beaux rêves, a été de pouvoir établir, un jour, dans mes travaux quotidiens, un parfait équilibre entre les mouvements de ce double mécanisme."

Tout ce que j'entendais, tout ce que je voyais, ouvrait à mon esprit de nouveaux horizons ; je me sentais de plus en plus épris d'admiration pour cet homme obscur que j'avais rencontré sur ma route, et je résolus de connaître tous les détails possibles sur une carrière aussi glorieuse et aussi méritoirement remplie.

## CHAPITRE XXVI

—

LES SECRETS DU SUCCÈS.—RÉVÉLATIONS IMPORTANTES.

—Vous m'intéressez de plus en plus, dis-je à mon hôte ; mais, tout en ne doutant nullement de la réalité de ce que je vois, j'en suis encore à me demander par quels moyens étranges, par quels secrets mystérieux vous avez pu accomplir en si peu d'années et avec aussi peu de ressources, les merveilles dont je suis témoin. N'avez-vous pas été favorisé par la providence d'une manière exceptionnelle ? Ne trouvez-vous pas vous-même quelque chose d'extraordinaire dans les résultats que vous avez obtenus ?

—Je vois bien, me répondit-il en souriant, que je serai obligé de vous répéter ce que j'ai déjà dit à plusieurs personnes et entre autres à mon ami Gustave Charmenil qui, en voyant ma prospérité s'accroître rapidement chaque année, en était venu à me croire un peu sorcier. Les lois du succès, dans la vie du défricheur et en général dans celle de l'homme des champs, sont pourtant aussi simples, aussi sûres, aussi infaillibles que les lois de la physique ou celles du mécanisme le moins compliqué ; et si avez la pa-

tience de m'écouter un peu, ajouta-t-il, en m'approchant un fauteuil et en s'asseyant lui-même dans un autre, je vous les exposerai catégoriquement et d'une manière si claire que ce qui vous semble maintenant mystérieux vous paraîtra la chose la plus naturelle du monde. Loin de vouloir cacher mes recettes, j'éprouve une certaine jouissance à les communiquer aux autres.

“ Je puis, continua-t-il, réunir tous mes secrets sous cinq chefs différents :

“ Premier secret : un fonds de terre d'une excellente qualité. C'est là une condition de première importance ; et, comme je vous le disais ce matin, les agents chargés de la vente des terres publiques ne devraient pas être autorisés à vendre des lots in-grats.

“ Deuxième secret : une forte santé dont je rends grâce à Dieu. C'est encore là une condition indispensable du succès ; mais il faut ajouter, aussi, comme je viens de le dire, que rien n'est plus propre à développer les forces physiques que l'exercice en plein air.

“ Troisième secret : le travail. Je puis dire que pendant les premières années de ma vie de défricheur, j'ai travaillé presque sans relâche. Je m'étais dit en commençant : je possède un lot de terre fertile, je puis en tirer des richesses, je veux voir ce que pourra produire une industrie persévérante. Je fis de mon exploitation agricole, ma grande, ma principale affaire. Depuis le lever de l'aurore jusqu'au

coucher du soleil, chaque pas que je faisais avait pour but l'amélioration de ma propriété. Pas un de mes instants n'était perdu. Plus de dix heures par jour, j'étais là debout, tourmentant le sol, abattant les arbres, semant, fauchant, binant, récoltant, construisant, allant et venant deci-delà, surveillant tout, dirigeant tout, comme le général qui pousse son armée à travers les obstacles et les dangers, visant sans cesse à la victoire.

“ Je ne puis travailler autant maintenant que je faisais autrefois, parce que je suis dérangé par mille autres occupations, mais je puis encore au besoin tenir tête à mes hommes.

“ Une des grandes plaies de nos campagnes canadiennes, c'est la perte de temps. Des hommes intelligents, robustes, soi-disant laborieux, passent des heures entières à fumer, causer, se promener d'une maison à l'autre, sous prétexte qu'il n'y a rien qui presse, comme si le cultivateur n'avait pas toujours quelque chose à faire. Vous les verrez, sous le moindre prétexte, aller à la ville ou au village, perdre une journée, deux jours, en cabale d'élection, ou dans une cour de commissaires, ou pour faire l'achat d'une bagatelle ; vous les verrez souvent revenir à la maison, le sang échauffé, l'esprit exalté, et occupé de toute autre chose que de la culture de leur terre. Je ne parle pas des ivrognes. Le colon ivrogne est un être malheureux, dégradé, qui ne peut prétendre à la considération publique, qui ne saurait songer à améliorer sa position, et qui sait bien d'a-

vance qu'il est condamné irrévocablement à vivre dans l'indigence et la crapule. Je ne veux parler que de cette classe d'hommes malheureusement trop nombreuse qui, parfaitement sobres, bons, gais, sociables, ont cependant le défaut de ne pas songer assez à l'avenir, de perdre chaque jour un temps précieux qu'ils pourraient consacrer à accroître leur bien-être et celui de leurs enfants. Ils ressemblent un peu à nos sauvages chasseurs; ils ne songent pas au lendemain. Qu'ils tombent malades, qu'ils soient arrêtés par quelque accident, qu'ils décèdent tout-à-coup, leur famille tout entière est à la charge du public.

“ A propos de cela, il faut que je vous lise un passage qui m'a vivement frappé dans un livre que j'ai parcouru tout récemment. C'est un extrait du voyage du célèbre philosophe Volney, qui, comme vous savez, vint en Amérique, en 1795, et visita, entre autres, certains établissements fondés par des Canadiens Français dans l'ouest des Etats-Unis. Voici, en peu de mots, comment il apprécie le caractère et les habitudes de la population de ces colonies :

“ Le dépérissement général des établissements  
“ français sur les frontières de la Louisiane et même  
“ du Canada,” comparé à l'accroissement non moins  
“ général de ceux des Anglo-Américains a été  
“ pour moi un sujet fréquent de méditation.....  
“ Croire avec quelques personnes que les Français ne  
“ supportent pas bien ce climat est un moyen d'ex-  
“ plication que je ne puis admettre ; car l'expérience

“ a convaincu tous les officiers et médecins de l’ar-  
“ mée de *Rochambeau* que le tempérament français  
“ résiste mieux au froid, au chaud, aux variations et  
“ aux fatigues que le tempérament anglo-américain.  
“ Il paraît que notre fibre a plus d’élasticité et de *vie*  
“ que la leur.....

“ En analysant ce sujet, très-digne d’intérêt, il m’a  
“ paru que les véritables raisons de la différence  
“ d’issue se trouvaient dans la différence des moyens  
“ d’exécution et de l’emploi du temps, c’est-à-dire,  
“ de ce qu’on nomme *habitudes* et *caractère natio-*  
“ *nal*.... Quelques traits comparés de la vie jour-  
“ nalière des colons des deux peuples rendront sen-  
“ sible la vérité de cette opinion.

“ Le colon américain, de sang anglais ou allemand,  
“ naturellement froid et flegmatique, calcule à tête  
“ reposée un plan de ferme ; il s’occupe sans viva-  
“ cité, mais sans relâche, de tout ce qui tend à sa  
“ création ou à son perfectionnement. Si, comme  
“ quelques voyageurs lui en font le reproche, il de-  
“ vient paresseux, ce n’est qu’après avoir acquis ce  
“ qu’il a projeté, et qu’il considère comme nécessaire  
“ ou suffisant. Le Français, au contraire, avec son  
“ activité pétulante et inquiète, entreprend par pas-  
“ sion, par engouement, un projet dont il n’a calculé  
“ ni les frais ni les obstacles ; plus ingénieux peut-  
“ être, il raille son rival allemand ou anglais, sur sa  
“ lenteur, qu’il compare à celle des bœufs ; mais  
“ l’Anglais et l’Allemand lui répondent avec leur  
“ froid bon sens que pour le labourage la patience

“ des *bœufs* convient mieux que la fougue de *coursiers* fringants et piaffants ; et en effet il arrive souvent qu'après avoir commencé et défait, corrigé et changé, après s'être tourmenté l'esprit de désirs et de craintes, le Français finit par se dégoûter et tout abandonner.

“ Le colon américain, lent et taciturne, ne se lève pas de très-grand matin ; mais une fois levé il passe la journée entière à une suite non interrompue de travaux utiles ; dès le déjeuner il donne froidement des ordres à sa femme, qui les reçoit avec timidité et froideur et qui les exécute sans contrôle. Si le temps est beau, il sort et laboure, coupe des arbres, fait des clôtures, etc. ; si le temps est mauvais, il inventorie la maison, la grange, les étables, raccorde les portes, les fenêtres, les serrures, pose des clous, construit des tables ou des chaises, et s'occupe sans cesse à rendre son habitation sûre, comode et propre. Avec ces dispositions, se suffisant à lui-même, s'il trouve une occasion, il vendra sa ferme pour aller dans les bois, à dix et vingt lieues de la frontière, se faire un nouvel établissement ; il y passera des années à abattre des arbres, à se construire d'abord une hutte, puis une étable, puis une grange ; à défricher le sol, à le semer, etc. ; sa femme, patiente et sérieuse comme lui, le secondera de son côté, et ils resteront quelquefois six mois sans voir un visage étranger ; mais au bout de quatre ou cinq ans ils auront conquis un terrain qui assure l'existence de leur famille.

“ Le colon français, au contraire, se lève matin, ne  
 “ fut-ce que pour s’en vanter ; il délibère avec sa  
 “ femme sur ce qu’il fera, il prend ses avis ; ce serait  
 “ miracle qu’ils fussent toujours d’accord ; la femme  
 “ commande, contrôle, conteste ; le mari insiste ou  
 “ cède, se fâche ou se décourage : tantôt la maison  
 “ lui devient à charge, et il prend son fusil, va à la  
 “ chasse ou en voyage, ou causer avec ses amis.  
 “ Tantôt il reste chez lui, et passe le temps à causer  
 “ de bonne humeur, ou à quereller et gronder. Les  
 “ voisins font des visites ou en rendent ; voisiner et  
 “ causer sont pour des Français un besoin d’habi-  
 “ tude si impérieux, que sur toute la frontière de la  
 “ Louisiane et du Canada l’on ne saurait citer un  
 “ colon de cette nation, établi hors de la portée et de  
 “ la vue d’un autre. En plusieurs endroits, ayant  
 “ demandé à quelle distance était le colon le plus  
 “ écarté : “ Il est dans le désert, me répondait-on,  
 “ avec les ours, à une lieue de toute habitation, *sans*  
 “ *avoir personne avec qui causer.*

.....

“ Il y a déjà longtemps que Volney faisait ces obser-  
 vations ; elles seraient loin aujourd’hui d’être d’une  
 application générale ; je crois même que c’est parmi  
 la population canadienne que se trouvent le plus  
 grand nombre de vaillants défricheurs. Mais il faut  
 avouer entre nous que plusieurs de nos compatriotes  
 ont conservé religieusement les mœurs et les habi-  
 tudes de leurs ancêtres, et qu’il se fait dans nos cam-  
 pagnes une immense perte de temps.

“ Un grand avantage que possède l'ouvrier agricole et en particulier le défricheur sur les autres classes de travailleurs, c'est qu'il ne chôme jamais forcément. S'il ne travaille pas, c'est qu'il ne veut pas. Le cultivateur intelligent, actif, industrieux sait tirer parti de tous ses moments. Point de morte saison pour lui.

“ Une chose est certaine, à mon avis : si le cultivateur travaillait avec autant de constance et d'assiduité que le fait l'ouvrier des villes, de six heures du matin à six heures du soir, et cela depuis le premier janvier jusqu'au dernier décembre de chaque année, il se trouverait bientôt à jouir d'une honnête aisance, puisque tout en gagnant autant chaque jour, il ne serait pas assujéti aux mêmes dépenses, et que les besoins du luxe et de la toilette qui tourmentent sans cesse l'habitant des villes lui seraient comparative-ment étrangers.

“ Le cultivateur doit toujours se rappeler que le temps, c'est, suivant la belle expression d'un écrivain, de “ l'or liquide qui tombe de chaque heure d'une journée bien employée.”

—Vous considérez donc le travail comme la première cause de votre succès ?

—Je considère le travail comme la grande et principale cause de ma réussite. Mais ce n'est pas tout ; je dois aussi beaucoup, depuis quelques années surtout, à mon système de culture, aux soins incessants que j'ai donnés à ma terre pour lui conserver sa fertilité primitive,—car le sol s'épuise assez vite,

même dans les terres nouvellement défrichées, et il faut entretenir sans relâche sa fécondité par des engrais, des travaux d'assainissement ou d'irrigation ;—je dois beaucoup au système de rotation que j'ai suivi, aux instruments perfectionnés que j'ai pu me procurer, quand mes moyens pécuniaires me l'ont permis, à l'attention que j'ai donnée au choix de mes animaux, à leur croisement, à leur nourriture ; enfin, aux soins assidus, à la surveillance continuelle que j'ai apportée à toutes les parties de mon exploitation, aux livres sur l'agriculture, où j'ai souvent puisé d'excellents conseils et des recettes fort utiles, et aux conversations que j'ai eues avec un grand nombre d'agriculteurs canadiens, anglais, écossais, irlandais. Il est rare qu'on s'entretienne d'agriculture avec un homme d'expérience sans acquérir quelque notion utile.

“ Mais il est temps que j'en vienne à mon quatrième secret que je puis définir : surveillance attentive, ordre et économie.

“ Je me lève, de bon matin, d'un bout à l'autre de l'année. A part la saison des semailles et des récoltes, je puis alors, comme je vous l'ai dit, consacrer quelques moments à lire ou à écrire, après quoi je visite mes étables et mes autres bâtiments, je soigne moi-même mes animaux et vois à ce que tout soit dans un ordre parfait.

“ Il est très-rare que je me dispense de cette tâche. En effet, jamais les animaux ne sont aussi bien traités que de la main de leur maître.

“ Je trouve dans ces soins une jouissance toujours nouvelle.

“ Durant toute la journée, je dirige les travaux de la ferme. Je surveille mes hommes. Je m'applique à tirer de leur travail le meilleur parti possible, sans toutefois nuire à leur santé ou les dégoûter du métier. J'ai d'abord pris pour règle de leur donner une nourriture saine et abondante. La viande, le pain, les légumes, le lait ne leur sont pas ménagés. Je veille ensuite à ce qu'ils ne fassent pas d'excès. Les journaliers canadiens ont l'habitude de travailler par *bouffées* ; ils risqueront quelquefois, par émulation ou par pure vanité, de contracter des maladies mortelles. Tout en les faisant travailler régulièrement, méthodiquement, et sans lenteur, je leur fais éviter la précipitation, qui est plutôt nuisible qu'utile.

“ J'ai soin aussi que leur travail soit entrecoupé de moments de repos.

“ Je tâche enfin qu'ils soient constamment de bonne humeur, qu'ils n'aient rien à se reprocher les uns les autres, et que l'avenir leur apparaisse sous un aspect riant. Je m'intéresse à leurs petites affaires ; je les engage à faire des épargnes, en leur faisant comprendre tout le bien qu'ils en retireront par la suite. L'espoir d'améliorer graduellement leur position leur donne du courage, et plusieurs de ceux que j'ai eus à mon service sont maintenant, grâce à l'accumulation de leurs épargnes, cultivateurs pour leur propre compte.

“ Je fais en sorte d'éviter pour moi-même les em-

barras pécuniaires, et de toujours voir clair dans mes affaires. Depuis longtemps, j'ai l'habitude de ne pas faire de dettes. Cette coutume sauverait de la ruine un grand nombre de colons, qui, vaniteux ou imprévoyants, comme les grands seigneurs de vos villes, achètent chez le marchand tant qu'ils peuvent obtenir à crédit, sans s'inquiéter le moins du monde de la somme qu'ils auront à payer plus tard. Plus le délai se prolonge, plus cette somme augmente, car un grand nombre de marchands ne se font pas scrupule d'exiger un taux excessif d'intérêt. C'est encore là une des plaies de nos cantons, une des plaies les plus difficiles à guérir.

“ Une des causes de l'insuccès d'un certain nombre de colons, c'est aussi le désir de s'agrandir, d'acheter de nouvelles propriétés, de posséder de grandes étendues de terrain, qu'il ne peuvent mettre en culture. Cette manie déplorable est la cause que certains défricheurs, d'ailleurs intelligents, passent une grande partie de leur vie dans des embarras pécuniaires, et finissent quelquefois par être forcés de vendre et se ruiner complètement. Le bon sens ne devrait-il pas leur dire que le capital employé à l'acquisition de terrains incultes ou mal cultivés, est un capital enfoui dans le sol, qui non-seulement ne produit rien, mais assujétit à de nouvelles taxes, et nuit à la mise en valeur des terres qu'ils possèdent déjà. Avec un pareil système, plus on possède, plus on est pauvre.

“ Quand un cultivateur désire placer une somme

d'argent, je l'engage de toutes mes forces à améliorer sa propriété, à faire l'achat de beaux animaux, à réparer ses bâtiments de ferme, s'ils sont insuffisants ou mal aérés, à se procurer de meilleurs instruments d'agriculture, ou à faire des travaux d'irrigation ou d'assainissement, s'ils sont nécessaires.

“ Celui qui emprunte pour acheter, lorsqu'il possède déjà plus qu'il ne peut cultiver, est un imprudent, et on peut, à coup sûr, prédire sa ruine dans un avenir plus ou moins prochain.

“ J'évite autant que possible les petites dépenses inutiles qui ne paraissent rien, mais qui au bout de l'année forment une somme assez ronde. Je suis ami de l'ordre et de l'économie, parce que sans cela il n'y point d'indépendance.

“ Je mets aussi en pratique certaines maximes économiques et philosophiques que d'autres ont pratiquées avant moi et dont je me trouve fort bien, comme de ne jamais faire par autrui ce que je puis faire moi-même, de ne remettre jamais au lendemain ce que je puis faire le jour même, etc.

“ Cinquième secret : l'habitude que j'ai contractée de bonne heure de tenir un journal de mes opérations, et un registre de mes recettes et de mes dépenses.

“ Cette habitude de raisonner et de calculer soigneusement toutes mes affaires m'a été du plus grand secours. Je puis dire aujourd'hui, avec la plus parfaite exactitude, ce que me coûte chaque arpent de terre en culture, et ce qu'il me rapporte. Je puis dire quelles espèces de grains ou de légumes con-

viennent le mieux aux différentes parties de ma propriété et me rapportent le plus de profits ; je sais quelle espèce d'animaux je dois élever de préférence ; je puis enfin me rendre compte des plus petits détails de mon exploitation. Je me suis créé ainsi, pour mon propre usage, un système de comptabilité claire, sûre, méthodique, et qui m'offre d'un coup-d'œil le résultat de toutes mes opérations.

“ Cette pratique, assez fastidieuse d'abord, est devenue pour moi une espèce de jouissance. J'éprouve le plus vif intérêt à comparer le résultat de l'année présente avec ceux des années précédentes. Je suis même parvenu, sans le vouloir, à faire partager cet intérêt à ma Louise qui, comme je vous l'ai dit, s'est mise, elle aussi, à tenir registre de ses dépenses de ménage. A l'heure qu'il est, je ne voudrais pas, pour tout au monde, renoncer à cette coutume ; je croirais marcher vers un précipice, comme l'aveugle qui n'a personne pour le guider. J'y attache même tant d'importance que je voudrais la voir suivie par tout cultivateur sachant lire et écrire. Bien plus, je voudrais que les sociétés d'agriculture pussent offrir des prix à ceux qui tiendraient les meilleurs registres de leurs travaux agricoles.

“ C'est généralement le soir, après ma journée faite, que je fais mes entrées dans mon journal. Je me demande : qu'ai-je fait aujourd'hui ? Et je consigne ma réponse avec la plus grande précision possible. Je me rends compte à moi-même de l'emploi de ma

journée. C'est en quelque sorte un examen de conscience.

“ Voilà, en peu de mots, monsieur, tous les secrets de ma réussite. Et tout cela n'empêche pas la franche gaieté de venir de temps à autre s'asseoir à notre foyer. Il nous arrive assez souvent de passer des soirées entières à rire et badiner comme dans nos beaux jours de jeunesse ; mon ami le curé de Rivardville en pleure de plaisir. Mais je serais ingrat envers la providence, si je ne reconnaissais aussi hautement ses bienfaits. La voix qui m'avait dit dès mon entrée dans la forêt : aide-toi, le ciel t'aidera—ne m'a pas trompé. Si ma propriété primitivement acquise au prix de vingt-cinq louis, en vaut, à l'heure qu'il est, de quatre à cinq mille, j'en dois remercier avant tout Celui qui a voulu qu'elle devint en grande partie le site d'un village, que des moulins, des fabriques de diverses sortes fussent érigés sur la rivière qui la traverse, et enfin qu'une immense voie ferrée, passant dans son voisinage, vint inopinément en doubler la valeur.

“ Maintenant, ajouta-t-il en se levant, puisque vous prenez tant d'intérêt à notre prospérité locale, et que vous n'avez rien de mieux à faire, je vous inviterai à faire un tour de voiture en dehors du village.”

J'acceptai volontiers. Mais avant de rendre compte de mes impressions de voyage, je dois me hâter de réparer une omission importante faite par Jean Rivard dans l'énumération des secrets de sa prospérité.

On voit par la conversation qui précède que les

progrès étonnants de notre héros étaient dûs en grande partie à son intelligence et à son activité, à la bonne organisation de toute sa ferme, à l'excellente direction donnée aux travaux, à l'ordre qui présidait à ses opérations agricoles, enfin au bon emploi de son temps, à la judicieuse distribution de chaque heure de la journée.

Mais il est une autre cause de prospérité que Jean Rivard eût pu compter au nombre de ses plus importants *secrets*, et dont il n'a rien dit par délicatesse sans doute.

Ce secret important, c'était Louise, c'était la femme de Jean Rivard.

Disons d'abord que Louise contribua pour beaucoup à entretenir le courage et à faire le bonheur de son mari par les soins affectueux qu'elle lui prodigua.

Elle l'aimait, comme sait aimer la femme canadienne, de cet amour désintéressé, inquiet, dévoué, qui ne finit qu'avec la vie.

S'éloignait-il de la maison, elle le suivait par la pensée dans les bois ou les champs. Revenait-il au logis un peu plus tard que d'habitude, de suite on la voyait s'alarmer ; elle allait d'une fenêtre à l'autre, s'avancait sur le seuil de la porte, regardait de tous côtés, et n'avait de repos que lorsqu'elle le voyait de retour auprès d'elle.

Dans les premiers temps de leur ménage, un soir que Jean Rivard s'était attardé à la chasse, la pauvre femme, après avoir souffert pendant une heure toutes les tortures de la plus vive anxiété, n'y pouvant plus

tenir, était partie seule, au milieu d'une nuit ténébreuse, et à travers les bois, pour aller à la recherche de son époux, qu'heureusement, quelques moments après, elle avait entendu chanter, à une petite distance de la maison.

Jean Rivard avait beau la railler sur sa trop grande sensibilité, sur ses inquiétudes sans fondement, le seul défaut qu'il lui connût, disait-il souvent, il ne pût jamais réussir à l'en corriger, ce qui toutefois, on le comprend, ne nuisit en rien à la bonne harmonie du ménage.

Jean Rivard passait à la maison la plus grande partie des veillées. Quand les petits enfants étaient endormis et qu'il avait fait dans son journal les entrées nécessaires, il s'asseyait près de sa Louise, qui cousait ou tricotait, puis il lisait tout haut quelques chapitres d'un livre choisi. Une heure ou deux s'écoulaient ainsi dans les plus délicieuses jouissances de l'esprit. Le plus souvent les journaliers et serviteurs, tout fatigués qu'ils fussent, s'asseyaient dans un coin et prêtaient l'oreille à la lecture.

Remplie de bienveillance pour les domestiques, Louise les traitait avec bonté, les soignait dans leurs maladies, et ne manquait jamais de s'attirer leur respect et leur affection.

Quoique économe, elle était charitable ; et jamais un bon pauvre ne frappait à sa porte sans être secouru.

Fidèle observatrice de ses devoirs religieux, elle les faisait pratiquer à tous ceux qui dépendaient

d'elle. Chaque soir la prière se faisait en commun dans la famille de Jean Rivard ; et souvent des voisins venant faire la causerie ne repartaient de la maison qu'après avoir accompli cet acte de piété.

Quelle heureuse influence une femme aimable et vertueuse peut exercer sur les dispositions des personnes qui l'entourent ! Un mot d'elle, un sourire, peut faire quelquefois sur des cœurs endurcis plus que ne feraient les exhortations des plus éloquents prédicateurs.

Mais à toutes ces heureuses qualités du cœur et de l'esprit, Louise joignait encore celles qui constituent la maîtresse de la maison, la femme de ménage ; et on peut dire qu'elle contribua pour une large part, par ses talents et son industrie, au succès des travaux de Jean Rivard.

C'est elle qui dirigeait l'intérieur de l'habitation et tout ce qui se rapportait à la nourriture, au linge, à l'ameublement. Elle veillait avec un soin minutieux à l'ordre et à la propreté de la maison.

Aidée d'une servante qui était chargée de la besogne la plus pénible, qui trayait les vaches, faisait le beurre et le fromage, cuisait le pain, fabriquait l'étoffe, lavait le linge et les planchers, elle s'acquittait de sa tâche avec une diligence et une régularité parfaites. Chaque chose se faisait à son heure, et avec un ordre admirable.

Il fallait voir cette petite femme propre, active, industrieuse, aller et venir, donner des ordres, re-

mettre un meuble à sa place, sans cesse occupée, toujours de bonne humeur.

Si on avait quelque chose à lui reprocher, c'était peut-être un excès de propreté. Les planchers étaient toujours si jaunes qu'on n'osait les toucher du pied. Les petits rideaux qui bordaient les fenêtres étaient si blancs que les hommes n'osaient fumer dans la maison de peur de les ternir. Cette propreté s'étendait même jusqu'au dehors ; elle ne pouvait souffrir qu'une paille trainât devant la porte. Son mari la plaisantait quelquefois à ce sujet, mais inutilement. La propreté était devenue chez elle une seconde nature.

Inutile de dire que cette propreté se faisait remarquer d'abord sur sa personne. Quoique ses vêtements fussent en grande partie de manufacture domestique, et du genre le plus simple, cependant il y avait tant de goût dans son ajustement que les plus difficiles en fait de toilette n'y pouvaient trouver à redire.

Jean Rivard trouvait toujours sa Louise aussi charmante que le jour de ses noces. Il n'eût jamais souffert qu'elle s'assujettît aux rudes et pénibles travaux des champs. S'il arrivait quelquefois à celle-ci d'aller dans les belles journées d'été prendre part à la fenaison, c'était autant par amusement que pour donner une aide passagère.

C'était une grande fête pour les travailleurs que la présence de madame Rivard au milieu d'eux.

Mais il y avait deux autres occupations extérieures qu'elle affectionnait particulièrement : c'é-

tait le soin de la basse-cour et celui du jardin. Quant à cette dernière occupation, à part le bêcheage et la préparation du sol qui se faisait à bras d'hommes, tout le reste était à sa charge. Dans la belle saison de l'été, on pouvait la voir, presque chaque jour, coiffée de son large chapeau de paille, passer une heure ou deux au milieu de ses carrés de légumes, les arrosant, extirpant les herbes nuisibles, entretenant les rosiers et les fleurs des plate-bandes, sarclant ou nettoyant les allées.

La table de Jean Rivard était, d'un bout de l'année à l'autre, chargée des légumes récoltés par Louise, et ce qu'elle en vendait formait encore un item important de son livre de recettes.

Si on ajoute à tout cela les soins incessants que Louise donnait à ses enfants, dont le nombre s'accroissait tous les deux ans, le temps qu'elle employait à la confection de leur linge et de leurs petits vêtements, ainsi qu'à l'entretien du linge de ménage ; si on se rappelle que c'est elle qui façonnait de ses mains tous ses articles de toilette, on avouera que sa part dans l'exploitation de Jean Rivard n'était pas sans importance, et qu'elle pouvait se féliciter (ce qui d'ailleurs devrait être l'ambition de toute femme), d'être, dans sa sphère, aussi utile, aussi accomplie que son mari l'était dans la sienne.

## CHAPITRE XXVII

## UNE PAROISSE COMME ON EN VOIT PEU.

Je dirai en quelques pages les impressions qui me sont restées de ma rapide mais intéressante excursion à travers la campagne de Rivardville.

Toute la paroisse me sembla un immense jardin. Le chemin du Roi, entretenu comme une route macadamisée, était presque d'un bout à l'autre bordé d'arbres majestueux projetant leurs rameaux jusque sur la tête des voyageurs. Point de poussière, point de soleil brûlant ; mais une douce fraîcheur se répandait partout dans l'atmosphère que nous traversions.

C'était à l'époque où la végétation est dans toute sa force et toute sa beauté. Un épais gazon couvrait le sol ; dans les champs ensemencés, les tiges des grains formaient un riche tapis de verdure ; dans les prairies, le foin s'élevait à plusieurs pieds de hauteur ; dans les jardins et partout autour des maisons les arbres étaient en fleur, ou revêtus de feuillage, toute la nature semblait travailler au bien-être et au plaisir de l'homme.

La plus grande propreté se faisait remarquer dans

le voisinage de la route et des habitations. On n'y voyait point de ces clôtures délabrées, de ces bâtiments en ruine, de ces monceaux d'ordures qui trop souvent attristent l'œil ou offusquent l'odorat du voyageur. Des troupeaux d'animaux des plus belles races connues, paissaient dans les gras paturages. De distance en distance, à demie cachée par les arbres, apparaissait une jolie maison en brique ou en bois peint. C'est à peine si dans tout le cours de notre trajet, nos yeux s'arrêtèrent sur trois ou quatre chaumières de pauvre apparence. Cet air de prospérité me frappa tellement que je ne pus m'empêcher d'exprimer tout haut ma surprise et mon enthousiasme.

— « Cette prospérité, me répondit mon compagnon, n'est pas seulement apparente ; si vous pouviez pénétrer, comme je le fais souvent, dans l'intérieur de ces demeures, vous verriez dans l'attitude et les paroles de presque tous les habitants l'expression du contentement et du bonheur. Vous n'y verriez pas de faste inutile, mais une propreté exquise, et même une certaine élégance et tout le confort désirable.

— A quoi attribuez-vous donc cette prospérité ?

— Rappelez-vous tous les secrets dont je vous ai parlé. Ce qui a fait mon succès, fait aussi celui d'un grand nombre d'autres. L'exemple est contagieux, voyez-vous ; le voisin imite son voisin, et c'est ainsi que s'introduisent les bonnes habitudes et les réformes utiles. La plupart des cultivateurs dont vous admirez la richesse sont entrés dans la forêt, il y a douze ou quinze ans, n'ayant pour toute fortune que leur courage

et leur santé. Le travail et l'industrie les ont faits ce qu'ils sont. Quant au bon goût déployé dans l'ornementation des résidences, et aux connaissances agricoles qu'indique l'aspect général des champs ensemencés, l'exemple et les paroles de mon ami le curé de Rivardville, le zèle et les leçons de notre professeur, ont contribué pour beaucoup à les répandre. Moi-même je ne suis peut-être pas étranger à ce progrès.

“ Rien n'est propre à faire aimer la campagne comme cette apparence de bien-être, d'élégance et de luxe champêtres.

“ La dimension, la situation, la propreté des maisons sont aussi pour beaucoup dans la santé physique et morale des habitants. Les chambres qu'habite la famille, et en particulier les chambres à coucher, sont généralement spacieuses et bien aérées. Nous attachons une grande importance à cela. A combien de maladies, de misère, de vices, ne donnent pas lieu les habitations basses, humides, malsaines de vos grandes villes ?”

Ça et là nous apercevions des groupes d'enfants jouant et gambadant sur la pelouse. Quelle différence, me disais-je, entre cette vie des champs et celle de la ville, pour ce qui regarde le développement physique et intellectuel des enfants ! Dans nos grandes cités, l'enfant est presque toute l'année resserré entre quatre murs. Dans la belle saison, il respire l'air vicié et la poussière des rues. Combien il envierait, s'il le savait, le bonheur de ses petits camarades de la campagne

qui dans tous leurs ébats à travers champs n'aspirent que le parfum des fleurs ou l'odeur des prairies ?

De temps en temps nous entendions la voix gracieuse de quelque jeune fille qui, tout en cousant, filant, ou tricotant, mariait son chant au chant des oiseaux. Vers le soir, mes oreilles furent agréablement frappées par des sons de musique que je pris pour ceux de la flûte et du violon.

“ Mais, dis-je à mon hôte, vous ne vous contentez pas d'être artistes agricoles ; je vois que vous avez dans votre paroisse des artistes dans tous les genres ?

“ Non, répondit-il, mais nous avons depuis longtemps du chant et de la musique. L'enseignement du chant fait partie du programme de nos écoles de filles et de garçons ; et quant à la musique, mon ami le curé a formé, pour nos grandes solennités religieuses, un corps d'amateurs dont le nombre s'augmente de jour en jour.

“ Dans la plupart de nos familles, la musique vocale et instrumentale forme un des plus agréables délassements. Elle repose le corps et l'esprit des fatigues du travail.

“ De fait, ajouta Jean Rivard, notre ambition serait de transporter à la campagne tout ce qu'il y a de bon dans la vie de votre monde citadin, en nous gardant avec soin de tout ce qu'on y trouve de mensonger, d'exagéré, d'immoral. Rien de plus facile que de former les jeunes personnes aux manières polies, au bon ton, aux grâces de ce que vous appelez la bonne société. Tout cela n'a rien d'incompatible avec la mo-

destie, la simplicité et les autres vertus. L'économie dans la toilette n'en exclut pas le bon goût. Personne n'est plus que moi ennemi du faste et de l'ostentation, mais l'extrême rusticité me déplaît également. C'est ma conviction que rien ne contribuera plus à retenir au sein de nos campagnes les centaines de jeunes gens qui cherchent à s'en échapper aujourd'hui que cet aspect d'aisance, ces dehors attrayants, qui ont au moins l'effet d'égayer les regards et de faire croire au bonheur. C'est une idée qui peut être sujette à controverse, mais que je donne pour ce qu'elle vaut.

— Mais ne connaissez-vous pas quelque autre moyen également efficace d'arrêter l'émigration des campagnes ?

— Oui, j'en connais plusieurs, mais je ne m'arrêterai qu'à un seul qui me paraît moins connu que les autres : je veux parler de l'établissement de manufactures.

“ Depuis plusieurs années, nous avons formé à Rivardville une association dans ce but. Bon nombre des habitants de la paroisse en font partie. L'association a déjà bâti six moulins, dont deux à scie, deux à farine, un à carder et l'autre à moudre de l'avoine ; elle a aussi une fabrique d'huile de graine de lin, et une de meubles ; elle aura prochainement une fabrique d'étoffes. Le risque a été de peu de chose pour chacun de nous et les résultats pour la paroisse ont été immenses. J'aurais dû mentionner cela parmi les secrets de notre prospérité ; car toutes les industries se

soutiennent l'une par l'autre. Les ouvriers de nos fabriques appartiennent principalement à la classe agricole; ils donnent à l'association le temps qu'ils ne peuvent employer avantageusement sur leurs terres. Ainsi, en hiver comme en été, les habitants de Rivardville font un utile emploi de leur temps. Nul n'est oisif et personne ne songe à quitter la paroisse.

“ Cela ne nuit en rien à l'existence de cette foule de petites industries, filles du travail et de l'intelligence, qui s'exercent au sein des familles et y sont une source d'aisance.”

Jean Rivard continua à m'entretenir longtemps de tous les détails de l'association, de son organisation, des difficultés qu'elle avait rencontrées, des profits qu'elle rapportait, etc.

“ Le principal but de notre association, me dit-il, a été de procurer du travail à ceux qui n'en ont pas; car il existe malheureusement dans toute localité tant soit peu populeuse un certain nombre d'individus dépourvus des connaissances, de l'expérience ou de l'énergie nécessaires pour s'en procurer par eux-mêmes; et il arrive quelquefois que ces individus, rebutés, découragés, se livrent au vol ou à la fainéantise, et finissent par être des êtres nuisibles dans le monde. Il est vrai que le zèle privé, l'esprit philanthropique et charitable des citoyens éclairés, s'ils sont bien pénétrés de ces vérités, peuvent faire plus, comparative-ment parlant, que ne font les efforts combinés des associations; mais il faut à ce zèle privé, à cet esprit philanthropique, un stimulant qui le tienne constam-

ment en éveil ; et l'association est un de ces stimulants.

“ Quoique les opérations de la nôtre aient été assez restreintes jusqu'aujourd'hui, — car nous avons voulu agir avec la plus grande prudence, — cependant les bases en sont très-larges, et j'espère qu'avant peu nous en obtiendrons des résultats surprenants.

“ Elle s'occupe en général de l'étude des ressources du pays et des moyens de les exploiter ; elle constate les produits de consommation locale, même ceux d'importation qui pourraient être fabriqués ici aussi économiquement que dans les autres localités ; elle favorise l'exportation des produits qui peuvent se vendre avec avantage sur les marchés étrangers ; elle s'efforce de rendre les communications et les débouchés plus faciles, et d'en augmenter le nombre ; elle encourage l'agriculture, sans laquelle toutes les autres industries languissent ; enfin elle favorise la diffusion des connaissances usuelles, et l'instruction populaire qui sert d'engin à tout le reste.

“ On ne sait pas tout ce qu'on pourrait accomplir au moyen d'associations de ce genre.

— Des personnes éclairées et bien intentionnées, fis-je remarquer, regardent pourtant d'un mauvais œil l'établissement de manufactures dans le pays.

— Oui, répondit-il, et la question est aussi controversée parmi nous. Nous ne nous cachons pas les inconvénients que présente l'industrie manufacturière exercée sur une grande échelle, comme dans les vieux pays de l'Europe, où le bonheur et la

vie même des pauvres ouvriers sont à la merci des fabricants, où les jeunes enfants s'étiolent, où les jeunes filles se dépravent, où des êtres humains devenus machines passent leur vie dans l'ignorance et l'abrutissement le plus complet. Mais ne pouvons-nous nous prémunir contre ces dangers ? D'ailleurs l'établissement de fabriques au milieu de nos campagnes—et c'est là qu'elles devraient être—seraient loin, il me semble, de présenter les inconvénients qu'on redoute avec tant de raison.

“Le Canada peut être à la fois pays agricole et pays manufacturier.”

“Une chose est au moins certaine, c'est que l'établissement de manufactures contribuera puissamment à arrêter l'émigration et l'expatriation de notre belle jeunesse, et à rappeler au milieu de nous ces milliers de travailleurs canadiens dispersés aujourd'hui dans toutes les villes manufacturières de l'Union américaine.”

Tout en parlant ainsi, nous avons fait le tour de la paroisse, et nous entrions dans le village par l'extrémité opposée à celle d'où nous étions partis.

Jean Rivard m'apprit que, outre les moulins, fabriques, fonderie, etc., appartenant à l'association industrielle de Rivardville, on comptait encore dans le village, une fabrique d'horloges, une fabrique de cribles et de moulins à battre, cinq forges, une tannerie, six boutiques de charpentier, une de ferblantier, deux charrons, un tailleur, un sellier, un potier, quatre cordonniers, etc. On y comptait aussi deux médecins et deux notaires. Il y avait un grand marché fréquenté

non-seulement par les habitants de la paroisse, mais par ceux des paroisses voisines. Les rues étaient spacieuses et bordées de chaque côté d'un large trottoir en bois. (a)

En passant en face du lycée, nous nous arrêtàmes un instant pour admirer les proportions de l'édifice et la propreté des terrains environnants.

“ Je vous proposerais bien d'entrer, me dit mon hôte, si nous n'avions pas à nous arrêter ailleurs : vous verriez ce que c'est qu'une école bien tenue. Je vous ferais voir aussi notre bibliothèque paroissiale qui occupe une des chambres du second étage. Nous avons un excellent choix de livres. A part ces petites historiettes d'une morale si pure, qui développent chez les jeunes gens le goût de la lecture en même temps qu'ils éveillent en eux les plus beaux sentiments de la nature, vous verriez des traités sur presque toutes les branches des connaissances humaines ; nous avons, comme de raison, donné la préférence aux ouvrages écrits d'un style simple et à la portée de toutes les intelligences. Des traités élémentaires d'agriculture, des manuels des arts et métiers forment une des plus intéressantes parties de notre collection. Les livres qui nous font connaître l'histoire et les ressources de notre pays ne nous manquent pas non plus. Chaque année nous ache-

---

(a) Si quelqu'un était porté à trouver exagéré le progrès de Rivardville depuis sa fondation, nous lui dirions que le village de L'Industrie, comté de Montcalm, après vingt ans d'existence, possédait tous les établissements dont nous venons de parler, sans compter un collège en pierre à deux étages, deux écoles, deux hôtelleries etc. La construction du chemin de fer de L'Industrie vint couronner ce progrès en 1847. Quelle belle vie à écrire que celle de l'honorable B. Joliette, le fondateur de L'Industrie !

tons quelques nouveaux ouvrages, et le nombre des lecteurs augmente à proportion.

—Le professeur du lycée remplit les fonctions de bibliothécaire. C'est le dimanche, après vêpres, qu'il distribue les volumes à ceux qui veulent en emporter. Vous ne sauriez croire tout le bien que font ces petits livres répandus ainsi sur tous les points de la paroisse. Notre professeur continue, en outre, chaque dimanche, son cours de notions utiles et de connaissances générales ; il est maintenant fort instruit, et ses leçons deviennent de plus en plus intéressantes. Il est tellement populaire, que la paroisse vient d'élever le chiffre de son traitement, sans la moindre sollicitation de sa part.

—C'est un fait honorable et pour la paroisse et pour le professeur. Mais, ajoutai-je, à part votre bibliothèque paroissiale, vous avez aussi, je suppose, un cabinet de lecture ?

—Non ; mais un grand nombre d'entre nous souscrivent aux gazettes. Nous recevons les principaux journaux de la province ; nous en recevons plusieurs, afin de connaître autant que possible la vérité. Les voisins échangent souvent entre eux, qu'ils soient ministériels ou oppositionnistes ; car en général l'esprit de parti, en dehors des temps d'élection, est beaucoup moins vivace, moins exclusif à la campagne qu'à la ville, et nous lisons volontiers toutes les gazettes, pourvu qu'elles contiennent quelque chose d'instructif. Vous n'ignorez pas, — c'est un fait bien connu — que nulle part les gazettes ne sont aussi bien

lues qu'à la campagne. Il n'est pas rare de rencontrer parmi nous de ces liseurs avides qui ne s'arrêtent qu'au bas de la quatrième page de chaque numéro, sans même faire grâce aux annonces des charlatans. A part les gazettes politiques, nous recevons des journaux consacrés à l'agriculture, à l'éducation, à l'industrie, et même des recueils purement littéraires. Nous considérons que les connaissances disséminées par ces divers recueils, les idées qu'ils répandent, les sentiments qu'ils produisent, les aliments qu'ils fournissent à l'esprit, sont une ample compensation de la somme minime exigée annuellement de chaque individu. Le goût de la lecture s'est accru graduellement; je pourrais vous citer des hommes, autrefois d'une parcimonie étrange à l'égard des choses de l'intelligence, des hommes qui n'auraient jamais lu un livre s'ils n'eussent trouvé à l'emprunter pour l'occasion, et qui aujourd'hui dépensent libéralement plusieurs louis par année en achat de livres ou en souscriptions à des recueils périodiques. Les uns se privent de tabac, d'autres d'un article de toilette pour pouvoir souscrire à un journal ou acheter quelque livre nouveau.

“ Depuis longtemps les entretiens sur la politique, sur le mérite des hommes publics ou les mesures d'utilité générale, sur les nouvelles européennes ou américaines, sur les découvertes récentes en agriculture ou en industrie, ont remplacé parmi nous les conversations futiles sur les chevaux, les médisances et les cancans de voisinage.

—Est-ce que vos discussions politiques sont généralement conduites avec sang-froid et dignité? Ne dégènèrent-elles pas quelquefois en querelles ridicules, comme cela se voit assez souvent?

—Pour dire le vrai, notre petite société politique se ressent un peu de l'esprit des journaux qui composent sa nourriture intellectuelle. Celui qui fait sa lecture ordinaire de ces gazettes où la passion, l'injure, l'intolérance, les personnalités grossières tiennent lieu de bon sens, se distingue généralement par un esprit hâbleur et des idées outrées. Celui au contraire qui reçoit un journal rédigé avec modération est presque invariablement poli, délicat, réservé dans son langage. L'esprit et le ton qui président à la rédaction d'un journal exercent une influence étonnante sur l'éducation du peuple et la moralité publique. Tel journal, tel abonné. On pourrait, au moyen des journaux, renouveler, en peu d'années, la face d'un pays."

Je pus voir de mes yeux, durant cette courte promenade, de quelle estime Jean Rivard était entouré. Tous ceux que nous rencontrions le saluaient respectueusement en ôtant leurs chapeaux. Quelques-uns l'arrêtèrent en passant pour lui demander conseil. A la manière dont ils lui parlaient, je vis qu'ils le considéraient tous comme leur meilleur ami.

"Enfin, nous sommes rendus, me dit-il, à l'un des points les plus intéressants de notre itinéraire; nous voici au presbytère, et nous allons entrer un instant faire visite à notre ami monsieur le curé."

## CHAPITRE XXVIII

### VISITE À MONSIEUR LE CURÉ—DISSERTATIONS ÉCONOMIQUES.

M. Doucet était à la sacristie, occupé à faire un baptême. En l'attendant, Jean Rivard m'emmena faire un tour dans le jardin de son ami. Ce jardin s'étendait en arrière et à l'ouest du presbytère, lequel semblait être ainsi au milieu des fleurs et des fruits. Le presbytère était une modeste maison en bois, à un seul étage, avec mansardes, mais assez spacieuse, et divisée commodément.

Un large perron s'étendait sur le devant, abrité du soleil et de la pluie par un prolongement de la toiture. Un petit parterre et des plantes grimpantes égayaient les abords de la maison.

Au bout d'un quart d'heure, monsieur le curé arriva, et nous accueillit avec la plus affectueuse cordialité. Il nous fit d'abord entrer dans une chambre modestement mais proprement meublée, qui lui servait de salon, puis bientôt nous passâmes dans une chambre plus petite qui lui servait de bibliothèque et de salle ordinaire de réunion. Je

trouvai M. Doucet tel que me l'avait dépeint Jean Rivard, bon, poli, simple, aimable, sans prétention, ne paraissant se douter ni de ses vertus, ni du bien qu'il accomplissait autour de lui. Nous fîmes de suite sur le pied de la plus parfaite intimité. On eût dit que nous nous connaissions depuis vingt ans.

Nous parlâmes longtemps de Rivardville, de sa naissance, de ses progrès, de sa prospérité. Ce sujet inépuisable pour les deux amis, était excessivement intéressant pour moi. Je m'aperçus que monsieur le curé s'abstenait en présence de Jean Rivard de toute louange directe à l'adresse de son ami. Il se contenta de me dire : tout ce que vous avez pu voir aujourd'hui, toute l'étendue qu'occupe ce village et les riches fermes qui l'entourent, ces rues, ces jardins, ces moulins, ces magasins, ces boutiques, ces résidences confortables et élégantes, cette maison d'école, et enfin cette église que vous voyez, tout cela n'était, il y a quinze ans, qu'une vaste et épaisse forêt. C'est le travail, l'énergie, l'intelligence qui ont donné naissance à cette localité, et en ont fait avec le temps, ce qu'elle est maintenant.

J'exprimai à monsieur le curé combien j'étais enchanté de mon excursion. Ce qui me surprind, ajoutai-je, c'est que les cantons de l'Est n'attirent pas encore plus qu'ils ne font l'attention de nos compatriotes. Ils offrent, il faut l'avouer, des avantages de toutes sortes. Le sol y est fertile ; des voies faciles de communication les sillonnent en tous sens. Vous avez les plus beaux pouvoirs hydrauliques qu'il soit

possible de désirer : puis voilà maintenant que des mines de diverses sortes se découvrent en plusieurs endroits; ce qui ne peut manquer d'accroître encore l'industrie, l'activité et la richesse de ces belles et fertiles régions.

“ Vous oubliez de mentionner, reprit le curé, un avantage que je considère, moi, comme supérieur à tous les autres, c'est la salubrité du climat. L'air de nos cantons est constamment pur et sain, grâce aux forêts qui couvrent encore une partie du territoire, et à l'absence de grands marécages. Aussi la vie dure-t-elle longtemps, et les vieillards de cent ans ne sont pas rares parmi nous. Les beautés naturelles de nos cantons sont égales sinon supérieures à celles de la Suisse; nous avons une étonnante variété de lacs et de montagnes.....

“ Cet air pur de nos montagnes, ajouta Jean Rivard, et la salubrité générale de notre climat expliquent peut-être un fait qui semble d'abord assez étrange, mais qui n'en existe pas moins : c'est que la race canadienne transplantée ici s'améliore graduellement; les hommes y deviennent plus hauts, plus forts, et les femmes s'y embellissent. Cette idée fait rire monsieur le curé, mais je voudrais que nous pussions vivre tous deux l'espace de deux ou trois générations, je serais certain de le convaincre.

—Vous oubliez une chose, dit le curé.

—C'est possible.

—La pêche et la chasse.

—C'est vrai; mais je pouvais convenablement lais-

ser cela à monsieur le curé qui, je crois, pêche beaucoup plus que moi. Il vous aurait dit que si nous voulons un poisson pour le vendredi, nous n'avons que le soin d'aller jeter une ligne sur le bord de la rivière, ou au milieu d'un des nombreux petits lacs du voisinage; et que si nous avons fantaisie d'une tourterelle ou d'une perdrix, nous n'avons qu'à nous acheminer, le fusil sur l'épaule, vers la lisière de la forêt."

Au bout d'une heure, je me levai pour partir, mais monsieur le curé me fit rasseoir, et nous fit consentir, de la manière la plus aimable, à prendre le thé avec lui.

Pendant le souper, la conversation prit une tournure tout-à-fait sérieuse et roula principalement sur ces mille et une questions si importantes, si intéressantes, qui se rattachent aux destinées de la patrie—sur les divers moyens d'accroître le bien-être du peuple, et de le rendre meilleur et plus heureux. Je pus me convaincre de suite que ces sujets si graves avaient été déjà plus d'une fois l'objet des délibérations des deux amis. Je ne tardai pas non plus à m'apercevoir que les opinions de monsieur le curé sur la plupart de ces grandes questions coïncidaient parfaitement avec celles de Jean Rivard.

De là à la politique proprement dite il n'y avait qu'un pas, et je tentai, à diverses reprises, d'amener monsieur le curé sur ce terrain glissant : mais ce fut sans succès. Les questions de personnes ou de parti qui semblent seules avoir l'effet de passionner certaines

gens le trouvaient complètement indifférent. Tout ce qu'il déplorait c'était la coupable insouciance de nos législateurs pour ce qu'il appelait les intérêts fondamentaux du pays, l'éducation, l'agriculture et l'industrie. " On parle sans cesse de réformes politiques, disait-il, sans songer à poser les bases premières de ces réformes. On oublie qu'en construisant un édifice, ce n'est pas par le faite qu'il le faut commencer."

Sur ce que je faisais observer à monsieur le curé que l'état de l'agriculture dans la paroisse de Rivardville m'avait paru ne rien laisser à désirer :

— " C'est vrai, répondit-il, mais vous ne sauriez croire tout ce qu'il nous a fallu d'efforts pour opérer les progrès que vous avez remarqués. Mon ami le maire de Rivardville, dit-il en regardant Jean Rivard, peut vous en dire quelque chose. Il vous suffirait d'ailleurs de visiter les paroisses voisines pour vous convaincre que ce progrès est loin d'être le même partout.

— Mais quel serait donc, suivant vous, le meilleur moyen de perfectionner l'agriculture ?

— Je ne crois pas qu'on parvienne jamais à lui donner une impulsion puissante sans l'établissement de fermes-modèles. Toute localité importante devrait avoir sa ferme-modèle, placée dans le voisinage de l'église, accessible en tout temps et à tout le monde, ayant à sa tête une personne en état de fournir tous les renseignements demandés.

— Mais l'établissement d'un si grand nombre de fermes-modèles serait une charge énorme sur le budget de la province.

—Oui, c'est là, je le sais, le grand obstacle, l'obstacle insurmontable. Il est vrai qu'on ne recule pas devant cette grave difficulté, lorsqu'il s'agit de chemins de fer, de vaisseaux transatlantiques, d'édifices gigantesques pour les bureaux du gouvernement, et de mille autres choses d'une importance secondaire—on approprie alors sans y regarder de près, des centaines, des milliers, des millions de piastres sous prétexte d'utilité publique ;—on ne s'effraye ni du gaspillage, ni des spéculations individuelles qui pourront résulter de ces énormes dépenses ; mais lorsqu'il s'agit de l'agriculture, cette mamelle de l'État, comme l'appelait un grand ministre, cette première des industries, comme disait Napoléon, la base, la source première de la richesse d'un pays, on tremble de se montrer généreux. Comment ne comprend-on pas que dans un jeune pays comme le nôtre, l'agriculture devrait être le principal objet de l'attention du législateur ? En supposant même pour un instant que le gouvernement se laissât aller à ce qui pourrait sembler une extravagance dans l'encouragement donné à l'agriculture et aux industries qui s'y rattachent, qu'en résulterait-il ? Aurions-nous à craindre une banqueroute ? Oh ! non, au contraire, une prospérité inouïe se révélerait tout-à-coup. Des centaines de jeunes gens qui végètent dans les professions, ou qui attendent leur vie du commerce, des industries des villes, des emplois publics, abandonneraient leurs projets pour se jeter avec courage dans cette carrière honorable. Et soyez sûr d'une chose :

du moment que la classe instruite sera attirée vers l'agriculture, la face du pays sera changée.

—Je partage l'opinion de monsieur le curé, dit Jean Rivard; je désirerais de tout mon cœur voir notre gouvernement commettre quelque énorme extravagance pour l'encouragement de l'agriculture. C'est la seule que je serais volontiers disposé à lui pardonner.

—Mais n'avons-nous pas, fis-je remarquer timidement, un ministère de l'agriculture ?

—Il paraît que nous en avons un, dit monsieur le curé, mais je n'ai jamais pu découvrir quel progrès il a fait faire à l'agriculture depuis qu'il existe. Ce département qui devrait être le premier de tous les départements publics semble n'avoir été institué que pour fournir à quelques-uns des avocats de la Chambre un prétexte d'entrer dans le ministère. Quelle belle mission pourtant il aurait à remplir, s'il pouvait un jour la prendre au sérieux ! Je me souviendrai toujours des magnifiques châteaux en Espagne que nous bâtissions, mon ami Jean Rivard et moi, à l'époque où fut créé ce département. De quelles merveilles nous allions être témoins ! Nous nous figurions déjà chaque paroisse du Bas Canada pourvue d'une ferme-modèle ou expérimentale, de la contenance des fermes ordinaires, c'est-à-dire d'une centaine d'arpents en superficie, dirigée par un agriculteur habile, bon, affable, recevant directement ses instructions du ministère de l'agriculture. Cette ferme était en tout temps ouverte au public. Maison, grange, étable, écurie, bergerie, porcherie, pou-

lailler, remises, clôtures, fontaines, etc., chaque chose pouvait être regardée comme un modèle en son genre. On y voyait les plus belles races d'animaux et les instruments d'agriculture les plus parfaits. Pas une découverte ne se faisait dans le monde sans qu'elle fût de suite connue dans chaque paroisse, pas un procédé nouveau qui ne fût essayé sur chacune de ces fermes-modèles. Grâce à la vigilance et au zèle du ministère de l'agriculture, le Canada n'aurait bientôt rien à envier aux plus riches contrées agricoles de l'univers. Hélas! c'était un rêve. Notre nouveau ministère s'est occupé tantôt d'émigration, tantôt de colonisation, mais nullement d'agriculture. Quelqu'un a dit pourtant que celui qui trouverait un moyen de doubler la production du sol aurait plus mérité de son pays et de l'humanité que tous les hommes d'état passés, présents et futurs; cette gloire aujourd'hui ne tente personne. (a)

« Je sais ce qui vous fait sourire, ajouta monsieur le curé : nos plans vous semblent chimériques. Vous vous représentez un gouvernement possesseur de deux ou trois cents fermes-modèles, et vous vous dites : quel embarras ! quelle dépense ! et comment un ministre, fût-il l'homme le plus actif et le plus habile, pourrait-il suffire à administrer tout cela ?

« J'admets que ce serait une œuvre colossale, et qu'elle exigerait des efforts extraordinaires. Mais

---

(a) Cette partie de notre travail était entre les mains des imprimeurs lorsqu'a paru la nomination de M. J. C. Taché comme député du ministre de l'Agriculture. Ce fait nous porte à croire que notre gouvernement a l'intention de s'occuper sérieusement des intérêts de la population agricole.

les résultats répondraient à la grandeur du sacrifice. D'ailleurs les dépenses encourues pour cet objet ne devraient pas effrayer nos financiers puisqu'elles seraient ce qu'on appelle des dépenses reproductives, et qu'elles ne pourraient que contribuer à l'accroissement de la richesse générale. En outre si l'on veut que nos immenses voies de transport et de communication remplissent le but pour lequel elles ont été établies, ne faut-il pas encourager la production par tous les moyens possibles ?

“ Oui, encourager la production, surtout la production du sol, non par des demi-mesures, mais par des mesures larges, généreuses, puissantes, voilà ce qui stimulera le commerce et l'industrie, et fera du Canada un pays véritablement prospère.”

Il y avait dans le regard, l'accent, la voix de monsieur le curé un air de sincérité, de force et de conviction qui me frappa singulièrement et que je me rappelle encore.

“ Mais ne pensez-vous pas, fis-je remarquer, que notre peuple se repose un peu trop sur le gouvernement pour le soin de ses intérêts matériels ?

“ Oui, j'admets, répondit-il, qu'un de nos défauts, défaut que nous tenons peut-être de nos ancêtres, c'est de ne pas nous reposer assez sur nous-mêmes ; mais qu'on répande l'instruction parmi les masses, qu'on développe l'intelligence de toutes les classes de la population, et soyez sûr qu'elles marcheront bientôt seules, sans secours étranger.

“ Oh ! l'éducation ! l'éducation ! Voilà encore un

de ces mots magiques, un de ces mots qui renferment tout un monde d'idées ; mais ce qui frappe, ce qui semble incompréhensible, c'est l'indifférence de presque tous les hommes politiques pour cette cause sublime, pour cette grande réforme, la base de toutes les autres. Comment ne comprend-on pas que pour constituer un peuple fort et vigoureux, ayant toutes les conditions d'une puissante vitalité, il faut avant tout procurer à chaque individu le développement complet de ses facultés naturelles, et en particulier de son intelligence, cette intelligence qui gouverne le monde ? Comment ne comprend-on pas que les hommes éclairés dans tous les états de la vie, agriculteurs, négociants, industriels, administrateurs, sont ce qui constitue la force, la richesse et la gloire d'un pays ?

“ Ils se trompent étrangement ceux qui croient que le prêtre voit avec indifférence les progrès matériels et les améliorations de la vie physique. Si nous ne désirons pas voir la richesse sociale accumulée entre les mains d'un petit nombre d'individus privilégiés, nous n'en faisons pas moins des vœux pour que l'aisance soit aussi étendue, aussi générale que possible, et pour que toutes nos ressources soient exploitées dans l'intérêt de la fortune publique. Nous comprenons tout ce que la richesse bien administrée, bien appliquée porte avec elle de force morale. En même temps que nous recommandons le bon emploi des biens que Dieu prodigue à certains de ses enfants, nous nous élevons avec force contre l'oisiveté, cette

mère de tous les vices et la grande cause de la misère. Personne n'admire plus volontiers que nous les merveilles du travail et de l'industrie.

—Vous avez tout-à-l'heure prononcé le mot d'émigration : est-ce que la population de Rivardville se compose exclusivement de Canadiens-Français ?

—Non ; nous avons aussi plusieurs familles irlandaises. Toutes se distinguent par des habitudes industrielles et par leur attachement inébranlable au culte catholique. Jusqu'à présent l'accord le plus parfait n'a cessé de régner entre elles et le reste des habitants. Il est vrai que je ne manque pas de leur répéter souvent la maxime de l'apôtre, "aimez-vous les uns les autres." Car j'ai toujours considéré qu'un des plus beaux devoirs du prêtre c'est de s'efforcer de faire disparaître ces haines de race, ces préjugés nationaux, ces animosités sans fondement qui font tant de mal parmi les chrétiens ; c'est de travailler à faire de toutes ses ouailles une seule et même famille unie par les liens de l'amour et de la charité. Quand je vois arriver parmi nous de pauvres émigrés, venant demander à une terre étrangère le pain et le bonheur en échange de leur travail, je me sens pénétré de compassion, et je m'empresse de leur tendre une main sympathique : soyez les bienvenus, leur dis-je, il y a place pour nous tous sous le soleil ; venez, vous trouverez en nous des amis et des frères. En peu d'années ces familles laborieuses se font une existence aisée. Plusieurs mariages contractés avec leurs voisins d'origine française contribuent encore

à cimenter l'union et la bonne harmonie qui n'a cessé d'exister entre les deux nationalités.

“ Il y a quelque chose de bon à prendre dans les mœurs et les usages de chaque peuple ; et notre contact avec des populations d'origine et de contrées différentes peut, sans porter atteinte à notre caractère national, introduire dans nos habitudes certaines modifications qui ne seront pas sans influence sur notre avenir, et en particulier sur notre avenir matériel.”

Je fus heureux d'apprendre dans le cours de notre entretien que le système municipal fonctionnait à merveille dans la paroisse de Rivardville.

“ Notre gouvernement municipal, dit monsieur le curé, s'il est bien compris et bien administré, peut, tout en développant et exerçant le bon sens politique et l'esprit de gouvernement chez notre population, devenir la sauvegarde de ce que nous avons de plus cher. Chaque paroisse peut former une petite république où non-seulement les ressources naturelles et matérielles, mais aussi les ressources morales du pays seront exploitées dans l'intérêt de notre future existence comme peuple. La paroisse sera notre château-fort. Quand même toute autre ressource nous ferait défaut, il me semble que nous trouverions là un rempart inexpugnable contre les agressions du dehors.

“ Oh ! prions Dieu, ajouta-t-il d'un ton pénétré, prions Dieu que la gangrène ne s'introduise pas dans notre corps politique. Nous jouissons de toute la liberté désirable ; mais combien il est à craindre que la corruption, la vénalité, la démoralisation ne dé-

truisent les avantages que nous pourrions retirer de notre excellente forme de gouvernement ! Déjà l'on semble oublier que les principes sont tout aussi nécessaires dans la vie publique que dans la vie privée, et l'on sacrifie de gaîté de cœur les intérêts de la morale à ceux de l'esprit de parti. C'est à la presse, c'est aux hommes éclairés qui dirigent l'opinion à opposer sans délai une digue infranchissable à ce torrent dévastateur de l'immoralité qui menace d'engloutir nos libertés politiques."

La conversation de monsieur le curé m'intéressait souverainement, et je passai plus de trois heures au presbytère sans m'apercevoir de la fuite du temps.

Nous dûmes cependant le quitter, pour retourner chez Jean Rivard, non toutefois sans avoir visité l'église de Rivardville, qui eût fait honneur à l'une des anciennes paroisses des bords du St. Laurent.

Chemin faisant, Jean Rivard me dit :

" Si vous n'aviez pas été si pressé, je vous aurais fait voir les champs de grains et de légumes semés par monsieur le curé ; je vous aurais montré ses animaux, ses volailles, ses lapins. Vous auriez vu s'il entend l'agriculture. En effet, pas un progrès ne se fait dans cette science sans qu'il en prenne connaissance. Après les devoirs de son état, c'est peut-être la chose qu'il entend le mieux. Il trouve dans cette occupation un délassement à ses travaux intellectuels en même temps qu'un moyen d'éclairer le peuple et de contribuer au bien-être général. Un mot de lui sur les meilleurs modes de culture, sur les

meilleures races d'animaux, sur l'importance des engrais, etc., fait souvent plus d'effet que tout ce que pourraient dire les prédicateurs agricoles ou les livres les mieux écrits sur cette branche de connaissances.

“ Cela ne l'empêche pas de s'occuper de réformes morales et sociales. Il a réussi à établir dans la paroisse une société de tempérance dont presque tous les hommes font partie. Vous ne sauriez croire quelle influence une association de ce genre exerce sur la conduite et la moralité des jeunes gens. Il fait une guerre incessante au luxe, cette plaie des villes qui peu à peu menace d'envahir les campagnes. Enfin, grâce au soin qu'il se donne pour procurer du travail aux pauvres, l'oisiveté est inconnue parmi nous. Aussi n'avons-nous pas un seul mendiant dans toute la paroisse de Rivardville. Nous sommes à bon droit fiers de ce résultat.”

En passant devant une des hôtelleries, nous entendîmes un bruit de voix discordantes, et bientôt nous aperçûmes sur le perron un groupe de personnes au milieu desquelles était un vieillard qui parlait et gesticulait avec violence. Je craignis qu'on n'eût commis quelque voie de fait sur ce pauvre invalide et je proposai à mon compagnon d'intervenir. Mais Jean Rivard se mit à sourire.

“ Laissez faire, me dit-il, ce vieillard serait bien fâché de notre intervention. C'est le père Gendreau dont je vous ai déjà parlé. Il est tellement connu dans la paroisse pour son esprit de contradiction que

personne ne se soucie plus de discuter avec lui. Il en est réduit à s'attaquer aux étrangers qui séjournent dans nos auberges. En leur engendrant querelle à propos de politique, de chemin de fer, d'améliorations publiques, il peut trouver encore l'occasion de contredire et goûter ainsi quelques moments de bonheur.

“ Toutes ces maisons que vous voyez, continua Jean Rivard, sont bâties sur les terrains que j'avais retenus pour mes frères et pour moi, lors de mon établissement dans la forêt ; ainsi mes frères sont devenus riches sans s'en apercevoir. Ma bonne mère en est toute rajeunie. Elle vient nous voir de temps à autre ; rien ne me touche autant que son bonheur. Le seul regret qu'elle laisse échapper, c'est que notre pauvre père n'ait pas pu voir tout cela avant de mourir !

—Est-ce que vos frères sont tous établis dans ce village ?

—Non, je n'en ai encore que deux ; l'un auquel j'ai cédé ma potasserie, qu'il a convertie en perlasserie et qu'il exploite avec beaucoup d'intelligence ; l'autre qui s'est établi comme marchand et qui, grâce à son activité, et à une grande réputation de probité, se tire passablement d'affaire. Tous deux sont mariés et sont d'excellents citoyens. Sur les sept autres, l'un est sur le point d'être admis au notariat, un autre exerce à Grandpré la profession de médecin, deux ont pris la soutane et font leurs études de théologie, et les trois autres sont au collège, et n'ont pas encore pris de parti. A part les deux ecclésiastiques qui paraissent

avoir une vocation bien prononcée pour le sacerdoce, j'aurais voulu voir tous mes autres frères agriculteurs ; mais ils en ont jugé autrement, que Dieu soit béni ! Les prières de ma mère ont été exaucées, elle aura deux prêtres dans sa famille : cela suffit pour la rendre heureuse le reste de ses jours. Je crains bien, que l'un des trois écoliers ne cherche à se faire avocat : ce paraît être comme une maladie épidémique parmi la génération actuelle des collégiens.

— Quant au petit Léon, le plus jeune de mes frères, il restera probablement, comme c'est l'usage, sur le bien paternel.

— Et vos deux sœurs, qu'en avez-vous fait ?

— L'une est devenue ma belle-sœur en épousant le frère de ma femme, et l'autre a pris le voile. Toutes deux sont dans leur état et paraissent fort heureuses.

## CHAPITRE XXIX

## UN HOMME CARRÉ.

De tous les hommes, l'homme de bon sens,  
l'homme de foi et l'homme de bien sont sans  
contradit au premier rang.

MGR. DUPANLOUP.

Il était près de neuf heures du soir quand nous fûmes de retour à la maison de mon hôte ; mais les jours sont longs à cette époque de l'année, et la nuit n'était pas encore tout-à-fait descendue sur la terre. Madame Rivard venait d'abandonner son travail de couture et nous attendait assise sur la galerie en compagnie de sa fille aînée.

La petite Louise était d'une beauté angélique, et je ne pus m'empêcher en la regardant de me rappeler l'observation faite par son père quelques instants auparavant :

“ Votre mari, dis-je à madame Rivard, a fait sourire monsieur le curé, en prétendant tout-à-l'heure que la race canadienne s'améliore sensiblement par le seul fait de sa transplantation dans les cantons de l'Est ; pour ma part, d'après ce que j'ai pu voir durant mon court séjour à Rivardville, je me range sans hésiter à l'opinion de votre mari.”

Madame Rivard peu habituée à nos fades galanteries ne put s'empêcher de rougir comme dans son beau temps de jeune fille. Quant à la petite Louise, elle se contenta de regarder sa mère ; elle ne savait pas encore rougir.

Cependant l'heure de mon départ approchait ; et ce ne fut pas sans regret que je songeai à me séparer de mes hôtes. Je n'avais passé qu'un seul jour sous ce toit hospitalier ; mais ce seul jour valait pour moi toute une longue suite d'années. J'avais découvert un monde nouveau. J'étais pour ainsi dire affaîssé sous le poids de mes pensées :

Cette famille, me disais-je, n'offre-t-elle pas l'image parfaite du bonheur et de la vertu, s'il est vrai, comme disent les philosophes, que la vertu tienne le milieu entre les deux extrêmes ? Cet homme, en apparence si modeste et si humble, ne réunit-il pas dans sa personne toutes les qualités du sage et de l'homme de bien ? L'intelligence qu'il a reçue du créateur, il la cultive par l'étude et l'observation ; sa force musculaire il la développe par le travail et l'exercice ; ses bons sentiments naturels, il les met en activité en se rendant utile à ses semblables ; doué d'un cœur affectueux, il répand sa tendresse sur une famille chérie ; il exerce enfin dans une juste mesure toutes les facultés morales, intellectuelles et physiques dont le ciel l'a doué : vivant d'ailleurs également éloigné de l'opulence et de la pauvreté, de la rusticité et de l'élégance raffinée, de la rudesse grossière et de la grâce prétentieuse, sans vanité,

sans ambition, ayant dans toutes les actions de sa vie un but sérieux et honorable . . . .

Quel contraste entre cette vie paisible et l'existence inquiète, agitée, tourmentée, de la plupart des hommes de notre classe, qui ne parviennent à la science qu'en ruinant leur santé, qui ne parviennent à la richesse qu'en appauvrissant leurs semblables, qui dans tous leurs actes et leurs travaux n'ont en vue que la satisfaction de leurs désirs égoïstes et frivoles ou celle d'une ambition insatiable !

J'étais absorbé dans ces réflexions lorsque tout-à-coup le sifflet de la locomotive se fit entendre à la gare voisine de celle de Rivardville. Je n'avais plus qu'un quart d'heure à moi. Je fis donc mes adieux à madame Rivard et à ses enfants, puis serrant la main de mon hôte :

“ En me séparant de vous, lui dis-je d'une voix émue, permettez-moi de me dire votre ami à la vie et à la mort. Jamais je n'oublierai la journée si bien remplie que j'ai passée dans votre société ; les sentiments d'estime que vous m'avez inspirés je les conserverai précieusement au fond de mon cœur. Estime n'est pas assez, je devrais dire admiration, car soit dit sans vous flatter, monsieur, (mon ton doit vous dire assez que je suis sincère) vous resterez pour moi tout à la fois le type de l'homme de bien et celui de l'homme de cœur.

—Je vous remercie beaucoup, monsieur, dit Jean Rivard, de vos paroles flatteuses. Je serais porté peut-être à m'en enorgueillir si je n'avais eu l'occa-

sion de connaître par moi-même d'autres hommes d'un courage, d'une force de caractère et d'une persévérance bien supérieurs à tout ce que vous savez de moi. Et pour ne pas aller plus loin, je vous dirai que mon voisin et compagnon de travail, Pierre Gagnon, dont je vous ai parlé plus d'une fois, a, comme défricheur, beaucoup plus de mérite que je puis m'en attribuer ; si l'un de nous deux méritait le titre de héros, c'est à lui, à coup sûr, et non à moi que reviendrait cet honneur.

“ En effet, remarquez, monsieur, qu'en me faisant défricheur, je n'étais pas tout-à-fait sans appui. J'appartenais à une famille connue, j'avais reçu une certaine instruction qui ne m'a pas été inutile ; puis, j'étais possesseur d'un patrimoine de cinquante louis. Cela semble une bagatelle, mais cette somme suffisait pour m'obtenir les services d'un aide, ce qui n'était pas peu de chose dans les circonstances où je me trouvais. Rien de tout cela n'existait pour Pierre Gagnon.

“ Orphelin dès l'enfance, il avait travaillé toute sa vie pour se procurer le pain de chaque jour. Il ne connaissait que la dure loi du travail. Ceux qui l'employaient ne le faisaient pas pour le protéger, mais parce qu'ils y trouvaient leur compte. C'est bien de lui qu'on peut dire avec raison qu'il a été l'enfant de ses œuvres.

“ Jusqu'à l'âge de dix-huit ans, Pierre Gagnon n'avait reçu pour prix de ses sueurs, que le logement, la nourriture et l'entretien. Durant les années sub-

séquentes, grâce à ses habitudes économiques, il put mettre quelques piastres de côté, et lorsque je le pris à mon service, il avait une vingtaine de louis d'épargne qu'il offrit plus d'une fois de me prêter, mais que je ne voulus pas accepter.

“ Je vous ai dit comment il avait travaillé pour moi, avec quelle patience, quelle gaîté philosophique il avait attendu après la fortune, jusqu'à ce que ses gains journaliers, le prix bien justement acquis de longues années de labeurs, lui eussent permis de devenir acquéreur d'un lot de terre inculte qu'il exploita pour son propre compte. Ceux-là seuls qui l'ont suivi de près peuvent dire ce qu'il a fallu chez cet homme d'heureuses dispositions et de force de caractère pour supporter sans murmurer les rudes fatigues de la première période de sa vie.

“ Aujourd'hui il se trouve amplement récompensé. Il est propriétaire de la terre que vous avez vue, et qui est une des plus belles de la paroisse. Il cultive avec beaucoup d'intelligence, il a de fort beaux animaux, il est bien logé de maison et de bâtiments : il est enfin ce qu'on peut appeler un cultivateur à l'aise. Ses enfants commencent à fréquenter l'école et font preuve de talents ; il soupire après le jour où ils pourront lire l'Imitation de Jésus-Christ et les histoires de Napoléon, de Don Quichotte et de Robinson Crusoé. Sa femme Françoise les élève bien, et travaille autant que son mari ; c'est un ménage modèle.

“ Où peut-on trouver plus de mérite réel que chez cet homme ?.....

Nous en étions là de notre conversation quand Pierre Gagnon lui-même, suivi de l'aîné de ses enfants, passa devant la porte pour se rendre à la gare du chemin de fer. Jean Rivard l'appela et nous présenta l'un à l'autre.

Tout en marchant ensemble vers les chars, je fis quelque allusion à la conversation que nous venions d'avoir à son sujet.

Ah ! il est toujours comme ça, le bourgeois, dit Pierre Gagnon, il croit les autres plus *fulés* que lui ; mais ce n'est pas à moi qu'il en fera accroire. Je voudrais que vous pussiez le connaître à fond. Il est aussi savant que monsieur le curé, il sait la loi aussi bien qu'un avocat, ce qui n'empêche pas qu'il laboure *une beauté* mieux que moi. Il mène toute la paroisse comme il veut, et s'il n'est pas resté membre de la chambre, c'est parce qu'il n'a pas voulu, ou peut-être parce qu'il a eu peur de se gêner, parce qu'on dit que parmi les membres il y en a qui ne sont pas trop comme il faut. Enfin, monsieur, puisque vous êtes avocat, je suppose que vous avez lu l'histoire de Napoléon, et que vous savez ce qu'il disait : si je n'étais pas Empereur, je voudrais être juge de paix dans un village. Ah ! notre bourgeois n'a pas manqué cela, lui ; il est juge de paix depuis longtemps, et il le sera tant qu'il vivra. Vous savez aussi que les hommes que Bonaparte aimait le mieux c'étaient les hommes carrés. Eh bien ! tonnerre d'un nom ! notre bourgeois est encore justement comme ça, c'est un homme carré ; il est aussi capable des bras que de la tête, il

peut faire n'importe quoi—demandez-le à tout le monde.....

—Je ne doute pas, répondis-je en riant, que votre bourgeois ne soit un homme carré ; ce qui est encore plus certain, c'est que les hommes comme lui et vous ne sont pas communs de nos jours, et je remercierai longtemps le ciel de m'avoir procuré l'occasion de vous connaître. Ne soyez pas surpris si je me permets d'écrire un jour votre histoire, au risque de faire des incrédules.

En me disant " au revoir," Jean Rivard me pria de prendre quelques renseignements sur son ami Gustave Charmenil, dont il n'avait pas eu de nouvelles depuis longtemps.

Je serrai une dernière fois la main de mes amis, et repris tout rêveur le chemin de la ville.

A. GÉRIN-LAJOIE.

FIN.

# LE FOYER CANADIEN

RECUEIL publié dans l'intérêt exclusif de la littérature, par une association de LITTÉRATEURS CANADIENS, sous la direction de MM. l'abbé J. B. A. Ferland, L. J. C. Fiset, A. Gérin-Lajoie, l'abbé H. R. Casgrain et F. A. H. LaRue.

**Prix de l'abonnement : Une Piastre par an, payable d'avance.**  
**L'abonnement date du 1er Janvier de chaque année.**

---

Tout souscripteur au *Foyer* reçoit, en s'abonnant, le volume de prime et les livraisons déjà publiées.

On peut aussi se procurer—

Le 1er Vol. de *La Littérature Canadienne* et le  
*Foyer Canadien* de 1863, pour..... \$1 00

Les *Notes sur les Registres de Notre-Dame de Québec*, par M. l'Abbé J. B. A. Ferland, pour. 0 25

---

## AGENTS DU FOYER CANADIEN :

Québec : MM. T. H. Hardy et E. Matte, Libraires, Haute-Ville.	Trois-Rivières : M. Dufresne.
Montréal : MM. Fabre et Gravel.	St. Hyacinthe : M. A. Kéroack, Libraire.
St. Jean et les Etats-Unis : M. Joseph L'Ecuyer, St. Jean.	Sorel : M. A. Benoit.
	Belœil : M. Ch. Blanchard.
Ottawa : M. Turgeon.	

On peut aussi s'abonner en s'adressant directement, par lettre (enregistrée et affranchie) " Au Gérant du FOYER CANADIEN, Québec."

Nous attirons aussi l'attention du public sur le fait que toute personne qui envoie au Gérant la somme de neuf piastres a droit à dix abonnements.

Le volume de prime est expédié franc de port. Mais le prix du port du *Foyer Canadien* est à la charge de l'abonné.